

HAMMOUR ZIADA

Les Noyées du Nil

roman traduit de l'arabe (Soudan)
par Marcella Rubino et Qaïs Saadi



Sindbad
ACTES SUD

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :

Al Gharq

Éditeur original :

© Al-'Ayn publishing, Le Caire

© Dar El Ein, Le Caire, Égypte, 2019

Publié avec l'accord de The Italian Literaly Agency et de
RAYA The agency for Arabic literature

Photographie de couverture : © Eugeni Gay Marín / Plainpicture

© Actes Sud, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16382-2

HAMMOUR ZIADA

Les Noyées du Nil

*traduit de l'arabe (Soudan) par
Marcella Rubino et Qais Saadi*

Sindbad
ACTES SUD

à toi, bien sûr...

*Je ne savais pas
Que les corps des femmes étaient destinés
à être
Des musées de tragédies
Comme si nous devions porter la mer sans
nous noyer !*

*Je me suis toujours demandé
Comment font les femmes qui portent la
guerre
Au plus profond d'elles-mêmes
Pour continuer de faire pousser des fleurs
Entre leurs dents*

*J'apprends à être patiente
Avec ma guérison
À ne pas fermer la bouche
Lorsque mes cicatrices hurlent*

IJEOMA UMEBINYUO¹

1. Poétesse nigériane contemporaine. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Ce pays semble avoir été façonné au gré d'un hasard quelconque. Sans projet précis, dans la précipitation.

Par une mystérieuse affection ou par volonté de le mettre à l'épreuve, le ciel lui fit don d'un fleuve du paradis qu'il nomma le Nil. S'enfuyant depuis les hauteurs au sud, il s'écoule jusqu'aux contrebas au nord. Sur ses deux rives apparurent la verdure, puis le désert. Envahisseurs, occupants, conquérants, conquis, voyageurs, commerçants, armées, tous l'empruntèrent, mais personne ne sait vers où ils s'en furent.

Beaucoup de temps a passé. Les habitants ont changé, leur vie aussi. Mais pas le Nil. Le fleuve du paradis a charrié barques en bois, navires d'envahisseurs, cadavres de noyés, victimes de massacres. Dans ses eaux se sont immergés époux, enfants fraîchement circoncis, accouchées. Ses crues ont tué, ses assèchements ont anéanti. Mais chaque fois il redevient tel qu'il est : un fleuve calme venant du paradis.

Que fait-il donc ici ? Rien. Il s'écoule nonchalant près du village de Hadjar Narti, ignoré de tous. Il l'étreint comme s'il empoignait une bien-aimée absente, fuyante, afin qu'elle ne se sauve pas. À l'est, Hadjar Narti se situe dans le prolongement du désert aride. À l'ouest, il est bordé par le Nil qui l'empêche de s'échapper.

Doux envers le village, le Nil préserve toutefois sa dureté. Dur, il conserve néanmoins sa douceur. Il vient du paradis. Ce qui vient du ciel a toujours une raison, mais nous sommes des êtres trop insignifiants pour en saisir le sens. Cependant, le sens est là. Nous ne le connaissons pas, mais nous savons qu'il est là. C'est comme la lumière pour un aveugle. Il ne la voit pas, ne la perçoit pas, mais il a foi en son existence.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'il y a un Nil, qu'il vient du paradis et qu'il coule aujourd'hui en cette saison estivale du mois de mai. Il s'approche de Hadjar Narti en emportant à sa surface des traces d'essence provenant d'un bateau, un morceau de bois que les flots ont érodé, des pelures d'oranges que des adolescents ont jetées dans une cache au bord de ses rives, des petits arbustes qui ont perdu leur vigueur et y sont tombés, des herbes qui ont résisté avant que le courant ne les emporte vers le village, le cadavre ballonné d'un âne et ce qui semble être les pages d'un cahier détesté qu'un élève a jeté en pâture au fleuve.

Abd al-Raziq marchait lentement sur les berges du Nil, sans soucis. Mains croisées derrière le dos, il fredonnait une chanson de Niam Adam : "Ô toi qui nous négliges, pourquoi nous oublies-tu ? / Je t'ai confié mon cœur, prends-en soin / Ô toi qui nous négliges, pourquoi nous oublies-tu ?" Il suivait des yeux le canal d'irrigation du projet agricole¹. S'il venait à rencontrer une aspérité, il se penchait pour l'aplanir avec de la terre glaise. Abd al-Raziq avait la peau mate, comme tous les habitants

1. Il s'agit d'une mise en réseau du système d'irrigation avec une pompe commune à plusieurs villages.

du pays. Il était petit et trapu tel un ancien lutteur. Il leva les yeux vers le Nil, aperçut des lambeaux rouges, s'arrêta pour mieux observer. Il prit son temps. C'était un tissu, sans nul doute. Un tissu rouge, ou peut-être blanc bariolé de beaucoup de rouge, ou bien rouge avec des taches blanches.

Il fit un pas vers la berge pour s'approcher de l'eau, se pencha comme pour suivre une marque sur le cours du Nil et au moment où une vague frappa la masse qu'il observait, il n'eut plus aucun doute.

— Oh, accourez ! s'écria-t-il.

Pas très loin, un groupe de personnes était réuni chez Fayit Niddo. Celle-ci avait une échoppe en paille à l'embarcadère. Elle y vendait du thé et du café, et parfois aussi de la nourriture, quand la navette fluviale avait du retard. Ce jour-là se trouvaient chez elle hadj Bachir, son frère cadet Rachid, Souleymane Hawwati et Ahmad Chaqrab, le nouvel aide-soignant.

Au moment où Abd al-Raziq se mit à crier, hadj Bachir était en train de se plaindre du retard du bateau car il avait beaucoup à faire. Il commença à énumérer ce qui l'attendait, mais Chaqrab l'interrompit pour alerter l'assemblée sur ce qu'il venait d'entendre à la radio du dispensaire : un coup d'État militaire.

Hadj Bachir frappa le sol de la paume de la main, soulevant une poussière fine. Il toussa plusieurs fois.

— Encore les militaires ? dit-il avec agacement.

Il fut un temps où hadj Bachir était solide comme un moule à briques. Mais depuis quelques mois, il avait maigri comme une mamelle de vache asséchée par les tétées goulues de son veau. Légèrement strabique, avec une petite barbe tachetée de blanc. Il dépassait la

cinquantaine d'un an ou deux et n'avait jamais travaillé de sa vie, pas même un seul jour. Cependant, depuis des mois il dépérissait. "Avec le poids des soucis et des préoccupations, on n'a plus la tête à traîner sa carcasse", expliquait-il à ceux qui lui en demandaient la cause.

Son statut de petit-fils puis de fils de maire et de frère du cheikh de la province lui permettait de ne pas travailler, mais il était toujours affairé. Ce jour-là, il devait régler des affaires pour le mariage. Lorsqu'il n'était pas occupé à Hadjar Narti ou aux alentours, on le faisait appeler comme témoin au tribunal de Dongola, à l'office agricole d'Al-Goled, ou alors il se rendait auprès du juge aux affaires successorales de Merowe en tant que médiateur. C'est la raison pour laquelle son avis était éminemment respecté.

— Ce pays est fichu, il n'y a plus rien à faire ! C'est incroyable ! s'exclama-t-il, toujours agacé.

Chaqrab, le seul fonctionnaire présent, était prudent.

— Peut-être que cette fois-ci ce sera différent, dit-il.

Fayit Niddo lui rappela qu'à peine six ans auparavant, les enfants de Hadjar Narti imitaient les slogans des manifestants des villes contre les militaires en criant "Aux casernes, la vermine !".

— Même les filles de l'école, ajouta-t-elle, des ignorantes bonnes à rien, couraient en criant ces slogans.

Souleymane Hawwati coupa court à la discussion.

— Je vous le dis, ce Soudan est habité par le diable !

Au moment où Rachid, fort de ses trente et un ans, essaya de s'immiscer dans la discussion des anciens, tout le monde fut épouvanté par le cri de Abd al-Raziq.

— Un cadavre de noyé ! Accourez, les hommes ! Un cadavre de noyé ! Accourez !

Ils sortirent de l'échoppe. Surgirent d'entre les palmiers, en descendirent en bondissant. Ils quittèrent précipitamment les canaux d'irrigation obstrués par la paille qu'ils étaient affairés à déboucher. On eût dit qu'ils émergeaient de la terre. Leur peau en avait la couleur. Leurs vêtements, qualifiés abusivement de blancs, rappelaient l'oiseau au terne plumage.

Des dizaines de personnes se rassemblèrent et se mirent à hurler :

— Un cadavre de noyé ! Un cadavre de noyé !

Instinctivement, beaucoup d'entre eux bondirent dans l'embarcation de Souleymane Hawwati, la seule amarrée sur la rive. Secouée, la barque chavira, faisant tomber bon nombre de personnes. Elle consistait en un simple baril de fer coupé en deux dans le sens de la longueur, dont l'une des deux parties avait été transformée en barque grâce à un petit travail de ferronnerie.

Hadj Bachir se dressa et donna des ordres d'une voix si puissante que personne n'osa désobéir.

— Souleymane, Rachid, Chaqrab et Abd al-Raziq, que personne d'autre ne monte dans l'embarcation !

Des murmures de désapprobation s'élevèrent, mais Rachid s'empessa de justifier la décision de son frère.

— Souleymane connaît sa barque, dit-il. Abd al-Raziq est celui qui a la meilleure vue. C'est lui qui a découvert le cadavre et il est le plus à même de le suivre. Quant à Chaqrab, il est aide-soignant et peut nous être utile.

Des regards perplexes se braquèrent sur lui.

— Moi je vais essayer d'attraper le corps, ajouta-t-il, gêné. Cependant, si l'un d'entre vous se débrouille mieux que moi, alors qu'il y aille.

Ceux qui n'étaient pas d'accord acceptèrent à contre-cœur car, comme on dit ici : "La bonne parole arrache les moustaches du lion."

La barque prit le départ avec ses passagers. Elle s'éloigna lentement. Une vague la heurta, Souleymane la contra, comme s'il était né des flots du Nil, tels les chevaux légendaires de Dongola. Chaque fois que l'eau le défait, il prenait le dessus. De la rive, les gens criaient, les encourageaient, les guidaient. Abd al-Raziq aperçut le cadavre, entouré de paille et de branches sèches qui avaient dû l'accompagner tout au long de son périple nilotique. Le corps était sur le ventre.

— C'est une femme, affirma avec certitude Souleymane.

Novice dans le village, Chaqrab ne comprit pas. Abd al-Raziq se pencha vers lui.

— Les cadavres des hommes flottent sur le dos, le visage tourné vers le haut, lui expliqua-t-il. Alors que les cadavres des femmes, de par leur nature pudique, flottent le visage tourné vers le bas.

— Dieu est tout-puissant, affirma Rachid.

Souleymane approuva d'un hochement de tête.

— J'ai vu des milliers de noyés dans ma vie, poursuivit Rachid. Les femmes ont toujours le visage tourné vers le bas. Dieu préserve leur pudeur même dans la mort.

La barque s'approchant, le cadavre apparut nettement. Visage vers le bas, il ressemblait à de la pâte levée dans un moule. Sur sa tête ne restaient que quelques cheveux épars. Sa peau était blanche comme de la cire et ses veines bleues, comme si elles avaient été teintées d'indigo. Sous la peau livide, des taches de sang affleuraient.

Au même moment, Ahmad Chaqrab, le nouvel aide-soignant du dispensaire de Hadjar Narti, souffrait d'un tout autre mal. Plus l'embarcation s'approchait du corps, plus ils étaient assaillis par l'odeur. Pas une odeur forte, plutôt une odeur pesante, persistante.

La sens-tu ?

L'odeur de la mort. Celle acquise avec le premier tué ayant pourri sur cette terre, avant même que les corbeaux ne nous enseignent la putréfaction sous terre. L'odeur des corps qu'elle a fauchés partout. Pas l'odeur d'un baume, ni celle de la mort dans un linceul. L'odeur de la mort prématurée, brutale, pour laquelle on n'est pas préparé. Sans proches et sans pleurs. La mort, simplement la mort.

C'était une odeur pesante qui laissait un goût dans la bouche.

Y as-tu déjà goûté ?

Il la sentit lui brûler les yeux.

T'a-t-elle déjà fait couler des larmes ?

Comme si la mort elle-même avait péri, et qu'on l'avait laissée pourrir au soleil durant des milliers d'années.

Pendant que Rachid entourait le bras du cadavre d'une bande de tissu pour le tirer, Ahmad Chaqrab avait tellement inhalé l'odeur de la mort que dans son corps il ne restait plus de place pour la vie. Sans l'avoir senti venir, sans aucun préavis, il se pencha par-dessus le bateau et vida ses entrailles.

— Tu as perdu la tête ! s'écria Souleymane Hawwati. Sur le cadavre, espèce de fou !

Le cadavre était dans un tel état qu'il était impossible de l'extraire de l'eau.

— Si nous le sortons, dit Souleymane, il va se démembrer.

Ils le fixèrent à l'embarcation et le traînèrent jusqu'à la berge. Tous ensemble, ils le soulevèrent. Puis ils se rassemblèrent dans le kiosque de Fayit Niddo. Ahmad Chagrab courut vers la pompe d'irrigation du projet agricole. Il mit la tête sous le jet d'eau. L'odeur le poursuivait, l'étouffait. Elle envahissait chaque recoin de son être.

On entendit le ronflement de la navette de l'autre côté du fleuve. Il était midi, l'heure de transporter les passagers. Hadj Bachir était debout et donnait les consignes. Il toussa un moment, puis dépêcha une partie de l'assistance à la mosquée pour y annoncer la nouvelle. À une autre, il ordonna de se rendre au village de Qouraych Baba, au sud de Hadjar Narti, pour les informer de la présence d'une noyée. Au cas où elle ne serait pas l'une des leurs, les gens de Qouraych Baba iraient plus au sud avertir les villages qui les précédaient. Hadj Bachir les pressa de partir.

— Allez, vous là, dépêchez-vous ! cria-t-il.

Immédiatement, les groupes se dispersèrent. Hadj Bachir demanda à Souleymane Hawwati combien de temps le cadavre pouvait tenir.

— Deux jours au maximum, répondit-il.

— D'accord. Aujourd'hui dimanche... lundi... mardi, dit-il en comptant sur ses doigts. Si d'ici mardi, à l'heure de la prière de midi, personne n'est venu le réclamer, alors on l'enterrera.

Un chœur d’approbation s’éleva dans le lieu exigü.

Hadj Bachir fit ses ablutions avec le peu d’eau qui se trouvait dans l’échoppe de Fayit Niddo. Celle-ci maugréa, mais l’homme n’y prêta guère attention. Sa mère, ainsi que tous les siens avant elle, avait été propriété de la famille de hadj Bachir. L’abolition de l’esclavage n’avait pas pour autant fait d’elle une femme libre. Mais officiellement elle n’était plus une esclave.

Hadj Bachir épüisa l’eau de la réserve et invita ceux qui étaient avec lui à faire eux aussi leurs ablutions.

— Que ceux qui ont porté le corps fassent leurs ablutions, dit-il. Ceux qui l’ont lavé doivent se nettoyer. C’est la loi.

Abd al-Raziq, le gardien du canal d’irrigation, ricana.

— Ici vous avez le canal et là le Nil, et vous, vous faites vos ablutions avec l’eau de la pauvre Fayit Niddo ?

Cette dernière, le corps ferme et élancé, se leva et appela sa fille.

— Abir, viens remplir le bidon d’eau ! Oncle¹ Bachir ne nous en a pas laissé une seule goutte. Puis, se tournant vers Abd al-Raziq, elle lui dit :

— Il n’y a que toi qui sois bon avec moi.

Abir, la fille de Fayit Niddo, entra dans l’échoppe et le lieu embauma d’un parfum semblable à celui des feuilles de goyave sous la pluie. Une fille mince, la peau comme une magie noire. Ses jambes d’enfant luisaient comme la lune sur le Nil. Ses seins ressemblaient à deux citrons

1. Dans le monde arabe, “oncle” (ou “tante”) est une formule de politesse marquant le respect, que l’on emploie lorsqu’on s’adresse à plus âgé que soi. Après l’abolition de l’esclavage plus spécifiquement, il est venu remplacer le mot “maître” pour l’ancien esclave s’adressant à son ancien maître.

pas encore mûrs que ses habits d'enfant peinaient désormais à couvrir. Lorsqu'elle se plia pour remettre de l'eau dans le bidon, hadj Bachir murmura : "Quelle beauté ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu !" Souleymane Hawwati sourit et inspira profondément, comme s'il voulait avaler la jeune fille. Tous avaient des étincelles dans les yeux. Elle coulait dans leurs veines. Rachid fila dehors. Il vit Ahmad Chaqrab essayant désespérément de se débarrasser de l'odeur de la mort qui lui collait à la peau. À force de frotter, il manqua de s'écorcher.

Voyant Abir sortir de l'échoppe, Rachid faillit en être aveuglé. Elle n'était pas belle mais elle était un objet de désir comme l'est la guérison pour le malade. Il l'arrêta avec un prétexte.

— Est-ce que l'odeur du cadavre te dérange ?

Elle haussa les épaules, fit une moue indifférente, puis tenta de se dérober, mais il la retint en lui attrapant le poignet.

— Tu as grandi, Abir.

Elle lui adressa un regard éteint. Son parfum pénétrant et alléchant rappelait celui d'une goyave picorée par un oiseau. Comme les enfants de son âge, elle avait les cheveux ébouriffés et poussiéreux. Rachid fut surpris par le bruit du bateau et la voix de son frère Bachir qui marmonnait derrière lui. Il lui lâcha le poignet et elle s'envola comme un pigeon. Hadj Bachir le frappa dans le dos.

— La navette est arrivée, lui dit-il. Retournons à nos occupations. Le Mawlid¹ est dans quelques jours seulement, et le mariage aussi. On a beaucoup de choses à faire. Arrête de traîner !

1. Fête musulmane célébrant la naissance du prophète Mohammad.

Il ne traînait pas. Son frère le traitait comme un enfant, bien qu'il eût la trentaine. Mais il l'aimait comme un fils aime son père. Et d'ailleurs il n'avait connu d'autre père que lui. Il descendit derrière lui vers la navette, en passant devant des groupes de Gitans qui s'apprêtaient à partir.

— Vous êtes revenus ? Nous ne nous débarrasserons donc jamais de vous ? leur lança hadj Bachir d'un ton haineux.

L'un d'entre eux répondit d'une voix rauque et traînante :

— Vous, vous êtes hospitaliers par nature, hadj Bachir. Et nous, nous sommes les hôtes de Dieu.

Le capitaine du bateau s'esclaffa, l'insulte à la bouche :

— Vous ne connaissez pas Dieu, vous autres.

— Que Dieu te pardonne, répondit une Gitane avec la même voix rauque et traînante.

En montant dans la navette, Rachid les croisa comme ils en sortaient. Mais il faillit ne pas s'apercevoir de leur présence car Abir entra en même temps que lui, l'enflammant de désir.

Ahmad Chaqrab ne s'était jamais autant lavé que ce jour-là. Il aurait aimé enfoncer ses doigts jusqu'aux poumons pour arracher cette odeur. Après plus d'une heure, il sentit que ses efforts étaient vains. Le jet d'eau de la pompe avait commencé à faiblir et allait se tarir.

Le bateau fit deux allers-retours ; des passagers débarquèrent, d'autres embarquèrent. Des dizaines de personnes arrivèrent du village pour voir le cadavre là où il gisait en bas de la berge. Attaché par un morceau de tissu, il était ballotté par les vagues, qui le soulevaient et le rabaissaient. Les spectateurs se perdaient en conjectures à propos du village d'où il provenait : Qouraych Baba, Kallaro, Sarwa, Al-Koundj.

Quelqu'un affirma qu'une jeune fille avait fui Qouraych Baba quelques semaines plus tôt. Mais le cadavre semblait récent.

— C'est un cadavre de trois jours, affirma Souleymane Hawwati avec assurance. Lorsque quelqu'un se noie, des filaments sortent de son nez et le maintiennent au fond durant trois jours, puis ils se désagrègent. Ce corps ne s'est pas noyé depuis plus de trois jours.

Ahmad Chaqrab enfila ses vêtements mouillés et commença à s'éloigner. Quelqu'un parmi ceux qui rentraient

au village lui offrit de monter derrière lui sur son âne, mais il refusa car il était sonné.

— J'y vais à pied. Je prendrai un raccourci en traversant les terres du cheikh Mohammad Saïd, puis je passerai par le canal d'irrigation pour aller jusqu'à la maison.

— Voyons ! dit l'autre. Sur l'âne tu pourras te reposer.

— Je ne peux pas, rétorqua Chaqrab. J'ai mal au ventre. Si je monte, je vais m'évanouir. C'est certain.

Il entendit des rires raillant sa délicatesse. Le groupe d'hommes assis sur des ânes le dépassa. Chaqrab obliqua à gauche pour pénétrer dans les terres du cheikh de la province Mohammad Saïd. À la différence de tous les autres habitants du village, il portait un pantalon en tissu blanc et une chemise à manches courtes de la même couleur, son uniforme d'aide-soignant responsable du dispensaire. Celui-ci se résumait en une petite pièce en bordure de route près de la maison du cheikh, avec des étagères vides, à l'exception de quelques anesthésiants, d'un stéthoscope et d'une unique seringue qu'il faisait bouillir quand il en avait besoin.

Mince, grand de taille, le dos légèrement courbé comme pour regarder par terre en marchant. Il fit quelques pas jusqu'à être caché derrière les palmiers, s'arrêta sous l'un d'entre eux, se plia et se mit à vomir. L'odeur le poursuivait. Sa salive coula mais rien d'autre ne sortit de ses entrailles. Il se moucha vigoureusement, se frotta les mains avec de la terre, puis s'assit. L'endroit était très paisible. Le silence, hormis un oiseau qui gazouillait au loin, un âne qui brailait quelque part et une brise bruissant entre les feuilles des palmiers. Une retraite que seule l'ombre habitait.

Les terres du cheikh Mohammad Saïd étaient les plus importantes du village, suivies par celles de ses frères

hadj Bachir et Rachid, puis par celles des Badri, parmi lesquels hadj Bachir avait pris épouse. Malgré tout ce qui s'était passé, le contentieux qui l'opposait à eux à propos de l'héritage demeurait irrésolu. Probablement, si la question avait été réglée des années plus tôt, hadj Bachir aurait été le plus grand propriétaire terrien du village. Mais nul ne savait de quoi l'avenir serait fait.

Ahmad Chaqrab fut attiré par le bruit de quelqu'un qui bougeait à proximité. Il s'apprêtait à se redresser, s'attendant à voir apparaître le cheikh Mohammad Saïd avec son âne blanc massif, sa *milfaha*¹ et son bâton. Mais à la place du vieil homme imposant apparut Abir, serrant dans un pan de son *tôb*² des fruits frais du palmier. Elle s'arrêta à une certaine distance de lui, sans dire un mot. Se souvenait-il avoir jamais entendu sa voix ? Il l'avait vue un an et demi plus tôt, alors qu'il n'était au village que depuis quelques jours. Elle dansait à la fête de la circoncision du fils de hadj Bachir. Oncle Bachir, comme le voulaient les nouveaux usages en vigueur sur l'esclavage. Elle dansait comme un rameau de saule ployant au vent. Chaque fois qu'elle se penchait avec ce corps élancé dénué de relief, l'assemblée était en émoi et les jeunes hommes lançaient des sifflements. Elle avait quelque chose de la nuit du Destin³. Une chose que l'on pouvait sentir, sans la voir ; que l'on pouvait connaître, sans la posséder. Cette chose était là, mais qu'était-ce ?

1. Nom du keffieh au Soudan.

2. Drapé porté par les femmes.

3. La dernière nuit du mois de Ramadan qui, dans la tradition musulmane, est porteuse de bons augures.

À présent, elle se tenait debout, silencieuse, devant lui. Docile comme un oiseau dans la main d'un enfant. Elle ne s'en alla pas. Elle n'avait pas volé et n'avait donc pas de quoi se sentir prise en défaut ; lui ne lui adressa pas la parole, ce qui l'aurait obligée à justifier sa présence. Elle demeura tout simplement debout. Il la scruta avec l'œil averti d'un aide-soignant et émit l'hypothèse, au regard de ses mois d'études d'infirmier, qu'elle ne devait pas avoir plus de treize ans. Cependant, elle regorgeait d'autant de féminité que treize femmes. Il lui fit signe et elle approcha. Elle avança vers lui sans mot dire. Lorsqu'elle ne fut qu'à quelques pas de lui, elle laissa tomber le pan de son *tôb* dans lequel elle avait rassemblé les dattes fraîches et celles-ci s'éparpillèrent partout autour d'eux. Elle ne s'en soucia pas et avança vers lui en silence jusqu'à se fondre en lui.

*

Après avoir terminé, Ahmad Chaqrab se glissa dehors, se promenant avec satisfaction entre les palmiers. Abir l'avait nettoyé de l'odeur de la mort et l'avait enduit de vie.

Au moment où il fut à proximité du canal principal d'irrigation, une nuée d'hommes qui arrivaient l'accueillit. Ils surgirent comme surgissent les nuages avant la pluie. Silencieux sur leurs ânes, dispersant la poussière fine comme une fumée frénétique. L'un d'eux lui adressa un salut. Il reconnut des visages du village de Qouraych Baba. Ils étaient neuf, vêtus de *djilbabs*¹ blancs, les têtes

1. Sorte de tunique portée au Soudan par les hommes.